

XI

A peine les deux enfants furent-ils sortis du salon, que Madeleine dit vivement à son amie :

— Nous voici seules... Sophie... Je t'en conjure, réponds-moi; qu'as-tu? D'où vient cet accablement soudain? L'absence... l'éloignement m'ont-ils donc fait perdre ta confiance?

Sophie eut assez de courage pour surmonter son accablement et cacher, sans mentir cependant, un pénible secret qui n'était pas le sien. N'osant avouer, même à sa meilleure amie, la ruine prochaine et probable de Dutertre, elle répondit à Madeleine, avec un calme apparent :

— S'il faut te dire ma faiblesse, mon amie, je partage parfois, en me les exagérant, quelques-unes des préoccupations de mon mari au sujet de la crise, passagère sans doute, où se trouve l'industrie; car, ajouta Sophie en tâchant de sourire, madame la marquise ignore sans doute que nous autres, modestes industriels, nous éprouvons un moment de crise!

— Mais cette crise, ma chère Sophie, n'est que passagère, n'est-ce pas? Elle n'a rien de grave, ou, si elle le devient, qu'y a-t-il à faire pour la rendre moins pénible pour toi et ton mari? Sans être très-riche... je vis dans l'aisance; est-ce que je ne pourrais pas?..

— Bonne... excellente amie! dit Sophie en interrompant Madeleine avec émotion; toujours le même cœur! Rassure-toi: ce moment de crise ne sera, je l'espère, que passager; ne parlons plus de cela, laisse-moi être toute à la joie de te revoir.

— Mais enfin... si tes inquiétudes...

— Madeleine, reprit Sophie en souriant avec douceur et en interrompant de nouveau son amie, d'abord... parlons de toi...

— Égoïste!..

— C'est vrai... à ta façon; mais, dis-moi, tu es heureuse, n'est-ce pas... car, toute marquise que tu sois, tu as sans doute fait comme moi un mariage d'amour... et ton mari?..

— Je suis veuve...

— Oh! mon Dieu, déjà!

— Je l'étais la veille de mes noces, ma chère Sophie

— Que veux-tu dire?..

— Si extraordinaire que cela te semble, c'est pourtant bien simple... Écoute-moi: en sortant de pension, et de retour au Mexique, où j'avais été mandée, tu le sais, par mon père... je n'ai plus trouvé qu'un parent de ma mère... le marquis de Miranda... mortellement atteint des suites de l'épidémie qui venait de ravager Lima... Il m'avait vue toute petite, il n'avait pas d'enfants... il savait la fortune de mon père presque entièrement perdue par de ruineux procès, il fut pour moi d'une bonté paternelle... Presque à son lit de mort, il me proposa sa main... « Accepte, ma chère Magdalena, ma pauvre orpheline, me dit-il. Mon nom te donnera une position sociale, ma fortune assurera ton indépendance, et je mourrai content de te savoir heureuse. »

— Noble cœur! dit Sophie.

— Oui... reprit Madeleine avec émotion, c'était le meilleur des hommes... L'isolement où je me voyais... les instances, me firent accepter son offre généreuse... Le prêtre vint auprès de son lit consacrer notre union... et la cérémonie se terminait à peine, que la main de M. de Miranda se glaçait dans la mienne...

— Madeleine... pardon... dit madame Dutertre involontairement, je t'ai attristée.. en te rappelant de pénibles souvenirs.

— Pénibles? non; c'est avec une douce mélancolie que je songe à M. de Miranda. L'ingratitude seule est amère au cœur.

— Et si jeune encore... ta liberté ne te gêne pas? Seule... sans famille... tu t'es habituée à cette vie d'isolement?

— Je me crois la plus heureuse des femmes... après toi, bien entendu... reprit Madeleine en souriant.

— Et il ne t'est pas venu à la pensée de te remarier... ou plutôt, ajouta Sophie en souriant à son tour, ou plutôt de te marier?.. Car, enfin, malgré ton veuvage, tu es toujours demoiselle...

— A toi, bonne Sophie... je ne cache rien. Eh bien!.. si...

Une fois j'ai eu envie de... me marier... comme tu dis : ç'a été une grande passion ; tout un roman, reprit gaiement Madeleine.

— Libre comme tu es, qui a empêché ce mariage ?

— Hélas ! je n'ai vu mon héros que pendant cinq minutes... et de mon balcon encore...

— Cinq minutes seulement ?

— Pas davantage.

— Et tu l'as aimé tout de suite ?

— Passionnément...

— Et tu ne l'as jamais rencontré depuis ?

— Jamais... Il est sans doute remonté au ciel parmi ses frères les archanges... dont il avait l'idéale beauté.

— Madeleine... parles-tu sérieusement ?

— Écoute... Il y a six mois, j'étais à Vienne ; j'habitais une campagne située près des faubourgs de la ville... Un matin, je me trouvais dans un kiosque dont la fenêtre s'ouvrait sur la campagne... Soudain mon attention est attirée par le bruit d'un piétinement sourd et d'un choc d'épées... Je cours à ma fenêtre... c'était un duel !

— Oh ! mon Dieu !

— Un jeune homme de dix-neuf à vingt ans au plus, gracieux et beau comme on peint les anges, se battait avec une sorte de géant d'une figure féroce. Mon premier vœu fut que le blond archange (car ma passion est blonde), triomphât de l'horrible démon... et, quoique le combat n'ait duré devant moi que deux minutes à peine, j'eus le temps d'admirer l'intrépidité, le calme et l'adresse de mon héros ; sa blanche poitrine demi-nue, ses longs cheveux blonds flottant au vent, le front serein, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, il semblait braver le péril avec une grâce charmante, et, à ce moment, je te l'avoue, sa beauté me parut surhumaine ; soudain, au milieu de l'espèce d'éblouissement que me causait le scintillement des épées, je vis le colosse chanceler et s'affaisser sur lui-même. Aussitôt mon beau héros, jetant son épée au loin, joignit les mains... et, tombant à genoux devant son adversaire, leva vers le ciel sa figure enchanteresse, où se peignit tout à coup une expression si touchante, si ingénue, qu'à le voir douloureusement penché vers son ennemi vaincu, on eût dit une jeune fille désolée de voir sa colombe blessée...

si toutefois il est permis de comparer à une colombe ce gros vilain colosse qui, du reste, ne semblait pas blessé mortellement ; car il se leva sur son séant et, de sa voix rauque, qui arriva jusqu'à moi à travers les persiennes, il dit à son jeune adversaire :

« — C'est à genoux, Monsieur, que je devrais vous demander pardon de ma conduite déloyale et de ma provocation grossière ; si vous m'aviez tué, ç'eût été justice. »

Presque aussitôt une voiture s'approcha ; l'on y transporta le blessé ; quelques minutes ensuite, témoins ou acteurs du duel, tous avaient disparu. Cela s'était passé si rapidement, que j'aurais cru avoir rêvé, sans le souvenir de mon héros, qui depuis m'est toujours resté présent à la pensée, comme l'idéal de ce qu'il y a de plus beau, de plus brave et de plus généreux au monde.

— Maintenant, Madeleine, je conçois que, dans de pareilles circonstances, on puisse, en cinq minutes, ressentir une impression profonde... ineffaçable peut-être... Ainsi... ton héros... tu ne l'as jamais revu ?

— Jamais, te dis-je. J'ignore jusqu'à son nom ; et si je dois me marier... ce ne sera qu'avec lui.

— Madeleine, tu sais que notre ancienne amitié m'autorise à être franche avec toi !

— Peut-il en être autrement ?

— Il me semble que tu portes cette grande passion bien légèrement.

— Pourquoi serais-je triste ?

— Mais quand on aime... passionnément... rien de plus cruel que l'absence, que la séparation... et surtout que la crainte de ne plus jamais revoir l'objet aimé.

— Il est vrai, et pourtant les effets de cette passion profonde, je te le jure... se manifestent tout autrement chez moi...

— Que te dirai-je ? Lorsque j'ai commencé à aimer Charles, je serais morte de chagrin si l'on m'avait séparée de lui.

— C'est singulier !... ma passion à moi, je te le répète, se traduit d'une façon toute contraire... Il n'est pas de jour où je ne songe à mon héros... à mon idéal... pas de jour où je ne me rappelle avec amour, et dans les plus petits détails,

L'unique circonstance où je l'ai vu... pas de jour où je n'élève vers lui toutes mes pensées, pas de jour où je ne triomphe d'orgueil en le comparant à tous; car il est plus beau que les plus beaux, plus généreux que les plus généreux; pas de jour enfin où, grâce à lui, je ne me berce des plus beaux rêves. Oui, il me semble que mon âme est à jamais attachée à la sienne par des liens aussi mystérieux qu'indissolubles... J'ignore enfin si je le reverrai jamais, et je ne sens au cœur que charme et allégresse.

— A mon tour, je dis comme toi, ma chère Madeleine, c'est singulier...

— Voyons, Sophie, parlons sincèrement... nous sommes seules, et, entre femmes... (quoique je sois encore demoiselle à marier) on se dit tout... Tu trouves, n'est-ce pas? mon amour un peu... platonique... Tu t'étonnes de me voir insouciant ou ignorante de ce trouble enivrant que tu as dû ressentir lorsque, pour la première fois, la main de ton Charles a pressé amoureusement la tienne?...

— Allons... Madeleine... tu es folle...

— Sois franche, je t'ai devinée?

— Un peu... mais moins que tu ne le penses...

— Ce peu m'a suffi pour pénétrer ta secrète pensée... madame la matérialiste...

— Encore une fois, Madeleine, tu es folle...

— Oh!.. oh!.. pas si folle...

Puis, après un moment de silence, la marquise reprit en souriant :

— Si tu savais, Sophie... ce qu'il y a d'étrange, d'extraordinaire, je dirais presque d'incompréhensible pour moi-même, dans certaines circonstances de ma vie! Que d'aventures bizarres me sont arrivées, depuis que nous nous sommes quittées... Mon médecin et mon ami, le célèbre docteur *Gasterini*, grand philosophe d'ailleurs, m'a dit cent fois qu'il n'y avait pas au monde une créature aussi singulièrement douée que moi.

— Explique-toi.

— Plus tard... peut-être.

— Pourquoi pas maintenant?

— S'il s'agissait d'un chagrin à épancher, est-ce que j'hésiterais? Mais, malgré ce qu'il y a de très-extraordinaire dans ma vie... ou peut-être à cause de cela, je me trouve, te dis-je,

la plus heureuse des femmes... Attends-moi à mon premier chagrin... Eh! mon Dieu! tiens... à cette heure... j'ai presque du chagrin, car c'en est un que d'avoir conscience d'un manque de cœur... ou de souvenir.

— Un manque de souvenir?

— Et Antonine... ne l'ai-je pas oubliée depuis que je suis ici, pour ne parler que de moi? Est-ce mal? Est-ce assez d'ingratitude?

— Je serais au moins aussi coupable que toi, mais nous n'avons pas de reproches à nous faire : ce matin, elle est venue m'apporter ta lettre et m'annoncer ton arrivée... Songe à sa joie, car elle a conservé pour toi, et tu peux m'en croire, le plus tendre attachement.

— Pauvre petite! quel tendre et charmant naturel! Mais; dis-moi, si elle a tenu ce qu'elle promettait, elle doit être jolie comme un ange, avec ses quinze ans à peine fleuris!

— Tu as raison, c'est un bouton de rose pour la fraîcheur, ajoute à cela les traits les plus fins, les plus délicats que l'on puisse rencontrer. Après la mort de sa plus proche parente, elle est, tu le sais sans doute, venue habiter avec son oncle, le président Hubert, qui a toujours été parfait pour elle. Malheureusement, il est fort gravement malade, et si elle le perdait, elle serait sans doute obligée d'aller demeurer chez des parents éloignés, et cette pensée l'attriste. D'ailleurs, tu la verras, elle te fera toutes ses confidences... Il en est une qu'elle m'a faite presque tout entière, afin de me demander mes conseils, car les circonstances étaient assez graves...

— Et cette confidence?

— « Si vous voyez Madeleine avant moi, m'a dit Antonine, ne lui apprenez rien, ma chère Sophie. Je désire lui tout confier moi-même; c'est un droit que me donne son affection pour moi; j'ai d'autres raisons encore pour vous faire cette recommandation. » Tu vois, ma chère amie, que, forcément, je dois être discrète.

— Je n'insiste pas pour en savoir davantage... Aujourd'hui ou demain, j'irai voir cette chère enfant, répondit la marquise en se levant pour prendre congé de madame Dutertre.

— Tu me quittes déjà, Madeleine?

— Malheureusement, il le faut... J'ai rendez-vous de trois à quatre heures chez l'envoyé du Mexique, mon compatriote;

il doit me conduire demain chez une altesse royale étrangère... Tu le vois, je suis sans les grandeurs.

— Une altesse?

— Tellement altesse... que, comme tous les princes appartenant aux familles souveraines étrangères, il habite l'Élysée-Bourbon durant son séjour à Paris.

Madame Dutertre ne put retenir un mouvement de surprise, et dit, après une minute de réflexion :

— C'est singulier!

— Quoi donc, Sophie?

— Antonine habite dans une maison qui touche à l'Élysée... Cela n'a rien de bien surprenant, sans doute... mais...

— Mais?

— Je ne puis t'en dire plus, Madeleine; lorsque tu auras entendu la confidence d'Antonine, tu comprendras pourquoi j'ai été frappée d'un certain rapprochement.

— Qu'y a-t-il de commun entre Antonine et l'Élysée?

— Encore une fois, ma chère amie, attends les confidences d'Antonine.

— Soit, chère mystérieuse... Du reste, je ne savais pas qu'elle habitât une maison voisine du palais; je lui avais adressé une lettre à son ancienne demeure. Cela se rencontre d'ailleurs à merveille; j'irai la voir avant ou après mon audience avec le prince.

— Allons, te voilà tout à fait grande dame...

— Plains-moi plutôt, ma chère Sophie, car il est question d'une supplique... non pas pour moi, j'ai peu l'habitude de supplier... mais il s'agit de rendre un grand service à une famille proscrite et digne du plus vif intérêt. La mission est fort délicate, fort difficile; j'ai cependant consenti à m'en charger, lors de mon départ de Venise... et je veux du moins tout tenter pour réussir.

— Et certainement tu réussiras... Est-ce que l'on peut te refuser quelque chose? Souviens-toi donc, qu'à la pension... dès qu'il y avait une demande à adresser à notre maîtresse, c'était toujours toi que l'on choisissait pour ambassadrice, et l'on avait raison... car, en vérité, on dirait que tu as un talisman pour tout obtenir.

— Je t'assure, ma bonne Sophie, répondit Madeleine en souriant malgré elle, je t'assure, que je suis magicienne souvent

malgré moi... Mon Dieu! ajouta la marquise en riant, que j'aurais donc à ce sujet de bonnes folies à te raconter!... Enfin... plus tard nous verrons... Allons, chère Sophie, adieu, et à bientôt...

— Oh! oui, à bientôt!... Je t'en conjure...

— Mon Dieu! tu peux compter sur moi presque tous les jours... car je suis un oiseau de passage, et je suis décidée à bien employer mon temps à Paris; c'est te dire si je te verrai souvent!

— Comment! déjà tu penses à t'éloigner?

— Je ne sais; cela dépendra de l'inspiration que me donnera mon héros... ma passion... mon idéal... car jamais je ne me décide à rien sans le consulter par la pensée... Mais, comme il m'inspire toujours à merveille, je ne doute pas qu'il ne m'engage à rester auprès de toi le plus longtemps possible...

— Ah! mon Dieu! Madeleine... mais j'y songe... tu as dit à mon mari que tu avais un service à lui demander?...

— C'est vrai... je l'oubliais; la chose est toute simple: je n'entends rien aux affaires d'argent. En Allemagne, je m'en suis dernièrement aperçue à mes dépens... J'avais une lettre de crédit sur un certain Aloysius Schmidt, de Vienne, il m'a indignement friponnée; aussi me suis-je promis d'être sur mes gardes à l'avenir; j'ai donc pris une autre lettre de crédit sur Paris... Je voudrais que ton mari eût la bonté d'aller demander pour moi l'argent dont j'aurais besoin; il en prendrait note, veillerait ainsi à mes intérêts, et, grâce à lui, je ne serais plus exposée à tomber entre les griffes d'un nouvel Aloysius Schmidt.

— Rien de plus facile, ma chère Madeleine; Charles se substituera à toi pour la lettre de crédit, et il vérifiera de près tous tes comptes.

— Ce sera d'autant plus nécessaire, qu'entre nous l'on m'a dit que la personne sur qui l'on me donnait cette lettre de crédit était puissamment riche, solvable autant que qui que ce fût, mais retors et arabe au dernier point.

— Tu fais bien de me prévenir; Charles redoublera de surveillance.

— Du reste, ton mari, qui est dans les affaires, doit connaître l'homme dont je parle; il est, dit-on, l'un des plus grands capitalistes de France.

— Comment le nommes-tu?

— M. Pascal.

— M. Pascal! répéta madame Dutertre.

Et elle ne put s'empêcher de pâlir et de frissonner.

La marquise, s'apercevant de l'émotion de son amie, lui dit vivement :

— Sophie... qu'as-tu donc?

— Rien... rien... je t'assure...

— Je vois bien que tu as quelque chose... Je t'en prie... réponds-moi.

— Eh bien!... s'il faut te le dire... mon mari a été en rapport d'affaires avec M. Pascal... Malheureusement une assez grande mésintelligence s'en est suivie... et...

— Comment... Sophie... tu es assez peu raisonnable pour t'impressionner aussi vivement de ce que, par suite de sa mésintelligence avec M. Pascal, ton mari ne peut sans doute me rendre le bon office que j'attends de lui!

Madame Dutertre, voulant laisser son amie dans son erreur, tâcha de redevenir calme et lui dit :

— En effet... cela me contrarie beaucoup de penser que Charles ne pourrait te rendre le premier service que tu nous demandes...

— Tiens, Sophie, tu me ferais presque regretter de m'être adressée si cordialement à toi...

— Madeleine...

— En vérité, ne voilà-t-il pas un beau malheur! Et d'ailleurs, afin de n'être pas trompée, je m'adresserai directement à ce M. Pascal; mais je lui demanderai mes comptes chaque semaine; ton mari les examinera, et, s'ils ne sont pas nets, je saurai parfaitement bien m'en plaindre à M. mon banquier et en prendre un autre.

— Tu as raison, Madeleine, dit Sophie en reprenant peu à peu son sang-froid, et le contrôle de mon mari... te sera en effet plus nécessaire que tu ne le penses.

— Ainsi... ce M. Pascal est... un arabe?

— Madeleine... dit madame Dutertre sans pouvoir en ce moment vaincre son émotion, je t'en conjure... et laisse-moi te parler en amie, en sœur... Sous quelque raison, sous quelque prétexte que ce soit, ne te mets pas dans la dépendance de M. Pascal.

— Que veux-tu dire... Sophie?

— En un mot, s'il t'offre ses services... refuse-les...

— Ses services? mais je n'ai aucun service à lui demander.

J'ai une lettre de crédit sur lui, j'irai ou j'enverrai prendre de l'argent à sa caisse lorsque j'en aurai besoin... voilà tout.

— Soit... mais enfin... tu pourrais, par étourderie... par ignorance des affaires, outrepasser ton crédit... et alors...

— Et alors?

— Je sais cela par... par une personne qui nous l'a dit à Charles et à moi; une fois que M. Pascal vous tient en sa dépendance... vois-tu, il abuse cruellement... oh! bien cruellement de son pouvoir.

— Allons, ma bonne Sophie, je vois que tu me prends pour une prodigue... pour une écervelée. Rassure-toi et admire-moi; j'ai tant d'ordre, que chaque année je fais quelques économies sur mon revenu, et, quoique minimes, ce sont ces économies que je mettais à ta disposition.

— Chère et tendre amie... merci, mille fois merci, je te le répète; la crise dont moi et mon mari nous nous préoccupons... aura bientôt un terme; mais, encore une fois... défie-toi de M. Pascal... Lorsque tu auras vu Antonine... je t'en dirai davantage...

— Encore Antonine!... Tu m'en parlais aussi tout à l'heure à propos de l'Élysée...

— Oui, tout cela se tient... Tu le verras toi-même après-demain... je t'expliquerai complètement... Ce sera très-important pour Antonine.

— Après-demain donc, ma chère Sophie... Tu irrites, je te l'avoue, beaucoup ma curiosité... et je cherche en vain à trouver ce qu'il peut y avoir de commun entre Antonine et l'Élysée, entre Antonine et cet assez vilain homme (il y paraît, du moins) qui s'appelle M. Pascal.

Trois heures et demie sonnèrent à l'horloge de la fabrique.

— Mon Dieu! que je suis en retard, dit Madeleine à son amie. Je me sauve bien vite... non pas cependant sans avoir embrassé tes anges d'enfants.

Les deux femmes quittèrent le salon.

Nous reviendrons avec le lecteur à l'Élysée-Bourbon, où nous avons laissé l'archiduc seul après le départ de M. Pascal.

XII

L'archiduc, soucieux, préoccupé, se promenait de long en large dans son cabinet, pendant que le secrétaire de ses commandements lui analysait, à mesure qu'il les décachetait, les lettres reçues dans la journée.

— Cette dépêche, Monseigneur, poursuivit le secrétaire, est relative au colonel Pernetti, exilé en Angleterre avec sa famille... L'on croit devoir prévenir Votre Altesse de se tenir en garde contre les démarches et les prières des amis du colonel Pernetti.

— Je n'avais pas besoin de cette recommandation. Les principes républicains de cet homme sont trop dangereux pour qu'à aucun prix j'écoute qui que ce soit en sa faveur... Poursuivez.

— Son Éminence l'envoyé plénipotentiaire de la république mexicaine demande la grâce de présenter une de ses compatriotes à Votre Altesse. Il s'agit d'un intérêt très-urgent, et l'on solliciterait des bontés de Votre Altesse une audience pour demain...

— La liste d'audience est-elle bien chargée pour demain ?

— Non, Monseigneur.

— Écrivez que je recevrai demain, à deux heures, M. l'envoyé du Mexique et sa compatriote.

Le secrétaire écrivit.

Au bout d'un instant, l'archiduc lui dit :

— Est-ce que dans cette lettre il n'est pas fait mention du nom de la personne qui désire m'être présentée ?

— Non, Monseigneur...

— Cela est contraire à tous les usages ; je n'accorde pas l'audience.

Le secrétaire mit de côté la lettre qu'il venait de commencer d'écrire, et prit une autre feuille de papier.

— Cependant le prince, se ravisant après réflexion, ajouta :

— J'accorde l'audience.

Le secrétaire inclina la tête, et, prenant une autre lettre, il se leva et la présenta au prince, sans la décacheter, en lui disant :

— Il y a sur l'enveloppe : *confidentielle et particulière*, Monseigneur.

L'archiduc prit la lettre, la lut ; elle était de M. Pascal, et conçue en ces termes familiers :

« Après mûres réflexions, Monseigneur, au lieu d'attendre à jeudi, je vous verrai demain, sur les trois heures : il *dépendra de vous absolument* que notre affaire soit conclue et signée séance tenante.

« Votre tout dévoué,

« PASCAL. »

Un moment de vive espérance, bientôt tempérée par le ressouvenir des étrangetés du caractère de M. Pascal, avait fait tressaillir le prince, qui reprit froidement :

— Vous inscrirez M. Pascal sur le livre d'audiences pour demain, trois heures.

Un aide de camp s'étant présenté, demanda si le prince pouvait recevoir M. le comte Frantz de Neuberg.

— Certainement, dit l'archiduc.

Et après avoir travaillé encore quelques moments avec son secrétaire des commandements, il donna l'ordre d'introduire Frantz.

Frantz se présenta en rougissant devant le prince, son parent, car Frantz était d'une timidité excessive et d'une candeur dont riraient fort nos roués de vingt ans : élevé par un pasteur protestant, au fond d'un village d'Allemagne dépendant d'un des nombreux apanages de l'archiduc, le filleul de l'altesse royale n'avait quitté cette solitude austère que pour entrer, à seize ans, dans une école militaire destinée aux gardes-nobles, et tenue avec une rigueur puritaine.

De là Frantz, par ordre du prince, était allé servir dans l'armée russe comme volontaire, lors des guerres du Caucase ;

la rude discipline des camps, la sévérité de mœurs du vieux général auprès duquel il avait été envoyé et particulièrement recommandé par son royal parrain; l'ordre d'idées sérieuses ou tristes qu'éveille dans certaines âmes vaillantes, mais tendres et mélancoliques, la vue des champs de bataille, durant une guerre acharnée, sans merci ni pitié; l'habituelle gravité de pensées que donne à ces mêmes âmes, sinon l'attente, du moins la possibilité d'une mort froidement bravée chaque jour au milieu des plus grands périls; le mystère de sa naissance, auquel se joignait la pénible certitude de devoir à jamais ignorer la douceur des caresses d'une mère ou d'un père: tout, enfin, avait jusqu'alors concouru à tenir Frantz dans un milieu de circonstances et de réflexions peu faites pour modifier la réserve craintive de son caractère et l'ingénuité de son cœur sincère et bon comme celui d'un enfant; chez Frantz, ainsi que chez tant d'autres, le courage héroïque se conciliait d'ailleurs parfaitement avec une extrême et invincible timidité dans les relations ordinaires de la vie.

Du reste, soit prudence, soit calcul, pendant les six mois que Frantz passa en Allemagne à son retour de la guerre, le prince tint son filleul éloigné de la cour. Cette détermination s'accordait à merveille avec les goûts simples et studieux du jeune homme, car il n'avait jamais rêvé le bonheur que dans les loisirs occupés d'une vie obscure et tranquille; quant aux sentiments qu'il éprouvait pour le prince, son parrain, ils étaient pleins de reconnaissance, de soumission et du plus respectueux attachement, mais contenus dans leur expression timide par l'imposant prestige du rang presque souverain de ce royal protecteur.

L'embarras de Frantz était tel lorsque, après le départ du secrétaire, il se présenta chez son parrain, que d'abord il resta muet, immobile et les yeux baissés.

Heureusement, à la vue du jeune homme, le prince parut oublier ses pénibles préoccupations; sa froide et hautaine physionomie s'attendrit, son front s'éclaircit, un sourire tendre dérida ses lèvres, et, s'adressant affectueusement à Frantz:

— Bonjour, mon enfant, lui dit-il.

Et, prenant la tête blonde du jeune homme entre ses deux mains, il le baisa tendrement au front; puis il ajouta, comme

s'il eût senti un pressant besoin d'épancher à demi son cœur:

— Je suis content de te voir, Frantz... J'ai été ce matin... accablé d'affaires... de tristes affaires... Tiens... donne-moi le bras, allons faire ensemble un tour de jardin...

Frantz ouvrit une des portes vitrées qui donnaient sur un perron, en face de la pelouse, et le parrain, ainsi que son filleul, se dirigèrent bras dessus bras dessous vers l'allée ombreuse dans laquelle le jeune homme s'était longtemps promené le matin.

— Mais qu'as-tu, mon enfant? dit bientôt le prince, remarquant l'embarras du jeune homme.

— Monseigneur, répondit Frantz dont le trouble augmentait, j'ai une confidence à faire à Votre Altesse Royale.

— Une confidence?... reprit le prince en souriant. Voyons la confidence de monsieur Frantz.

— Une confidence... grave, Monseigneur.

— Voyons... cette grave confidence!

— Monseigneur... je n'ai pas de parents... Votre Altesse Royale a daigné jusqu'ici me tenir lieu de famille...

— Et tu as dignement répondu à mes soins... à toutes mes espérances, mon cher Frantz... tu les as même dépassées: modeste, studieux... plein de courage. Il y a trois ans, quoique bien jeune encore, tu as combattu avec autant d'intelligence que d'intrépidité dans cette terrible guerre où je t'avais envoyé faire tes premières armes... Tu as reçu là le baptême de feu... ta première blessure, mon pauvre enfant... Je ne veux pas parler d'un duel, que je dois ignorer, mais dans lequel tu as encore, je le sais, fait preuve d'autant de bravoure que de générosité.

— Monseigneur...

— Je t'en prie, laisse-moi en ce moment me rappeler tous tes titres à ma tendresse... Cela me fait du bien... Cela me fait oublier d'amers ennuis dont tu es la cause innocente et involontaire.

— Moi, Monseigneur?

— Toi... car si tu continues à me combler de satisfaction, tu ne peux prévoir l'avenir que ma tendre ambition te prépare... la position inespérée qui peut-être t'attend.

— Vous savez, Monseigneur, la simplicité de mes goûts... et...

— Mon cher Frantz, cette modestie, cette simplicité, sont

des vertus dans de certaines conditions, tandis que, dans d'autres circonstances, ces vertus deviennent faibles et inertes. Mais nous voilà loin de ta confiance... Voyons, qu'as-tu à me dire?

— Monseigneur...

— Allons, parle... est-ce que je te fais peur? Est-ce qu'il y a dans ton cœur une seule pensée que tu ne puisses avouer le front haut, le regard assuré?

— Non, Monseigneur... aussi je dirai sans détour à Votre Altesse Royale... que je désire... me marier.

La foudre fût tombée aux pieds du prince, qu'il n'aurait pas été plus étourdi qu'il ne le fut à ces paroles de Frantz; il dégagera brusquement son bras de celui du jeune homme, se recula de deux pas, et s'écria :

— Vous marier, Frantz ?

— Oui, Monseigneur.

— Mais vous êtes fou!

— Monseigneur...

— Vous marier... à vingt ans à peine... Vous marier... quand je songe pour vous à...

Puis le prince, s'interrompant et redevenant calme et froid par réflexion, ajouta :

— Et... avec qui voulez-vous vous marier... Frantz?..

— Avec mademoiselle Antonine Hubert, Monseigneur.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Hubert?... Son nom, comment le dites-vous?

— Hubert... Monseigneur.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Hubert?

— La nièce d'un magistrat français, Monseigneur, M. le président Hubert...

— Et où avez-vous connu cette demoiselle?..

— Ici... Monseigneur.

— Ici?... Je n'ai jamais reçu personne de ce nom...

— Quand je dis ici... Monseigneur, je veux dire... dans cette allée où nous sommes.

— Parlez plus clairement.

— Votre Altesse Royale voit ce mur d'appui qui sépare ce jardin voisin ?

— Ensuite ?

— Je me promenais dans cette allée, Monseigneur... lors-

que, pour la première fois, j'ai aperçu mademoiselle Antonine.

— Dans ce jardin? reprit le prince en s'avançant jusqu'au mur et après y avoir jeté un coup d'œil; puis il ajouta: Cette demoiselle... demeure donc dans la maison voisine?

— Oui, Monseigneur... son oncle occupe une partie du rez-de-chaussée...

— Fort bien.

Après quelques moments de réflexion, le prince ajouta sévèrement :

— Vous m'avez offert vos confidences, j'accepte... mais faites-les-moi avec franchise... avec la plus entière sincérité... ou sinon...

— Monseigneur ! dit Frantz avec un accent de surprise pénible.

— Soit! j'ai eu tort, Frantz, de suspecter votre loyauté... De notre vie vous ne m'avez menti... parlez!.. je vous écoute.

— Votre Altesse Royale sait que, depuis notre arrivée à Paris, je suis très-rarement sorti le soir.

— Il est vrai... je connaissais votre peu de goût pour le monde, votre excessive timidité, qu'augmentait encore l'appréhension de paraître dans ces salons français si redoutés, et où vous deviez être doublement étranger; je n'ai pas voulu insister auprès de vous... Frantz, et je vous ai laissé, seul ici... disposer de presque toutes vos soirées...

— C'est pendant une de ces soirées, Monseigneur, qu'il y a six semaines... j'ai vu pour la première fois mademoiselle Antonine dans le jardin voisin... Elle arrosait des fleurs... J'étais accoudé... là... sur ce mur d'appui... Elle m'a vu... Je l'ai saluée... Elle m'a rendu mon salut en rougissant... et a continué d'arroser ses fleurs; deux autres fois encore... elle a levé les yeux de mon côté. Nous nous sommes de nouveau salués... puis, la nuit venant tout à fait, mademoiselle Antonine a quitté le jardin...

Il est impossible de rendre la grâce ingénue avec laquelle le pauvre Frantz fit ce naïf récit de sa première entrevue avec la jeune fille... L'émotion de sa voix, la rougeur de son front, montraient toute la candeur de cette âme innocente et pure.

— Une question... Frantz, dit le prince, cette demoiselle a-t-elle sa mère?

— Non, Monseigneur... Mademoiselle Antonine a perdu sa

mère au berceau, et son père est mort il y a bien des années.

— Son oncle, M. le président Hubert, est-il marié?

— Non, Monseigneur...

— Et quel âge a-t-elle?..

— Quinze ans et demi, Monseigneur...

— Et elle... est... jolie?..

— Antonine!!! Monseigneur?..

Dans cette exclamation de Frantz, il y avait presque un reproche, comme s'il était permis d'ignorer la beauté de mademoiselle Antonine.

— Je vous demande, Frantz, répéta l'archiduc, si cette jeune fille est jolie?

— Monseigneur se rappelle l'Hébé endormie qu'il a dans la galerie de son palais d'Offenbach?

— Un de mes plus beaux Corrège...

— Monseigneur... mademoiselle Antonine ressemble à ce tableau du Corrège... quoiqu'elle soit bien plus belle encore...

— C'est difficile.

— Monseigneur sait que je dis toujours la vérité, répondit Frantz ingénument.

— Continuez votre récit...

— Je ne saurais vous dire, Monseigneur, ce que j'ai ressenti lorsque, revenu chez moi... j'ai songé à mademoiselle Antonine... j'étais à la fois agité, inquiet et heureux... Je n'ai pas dormi de la nuit... la lune s'est levée, j'ai ouvert ma fenêtre... et je suis resté à mon balcon jusqu'au jour à regarder le faite des arbres du jardin de mademoiselle Antonine... Oh! Monseigneur, combien la journée du lendemain m'a paru longue!.. Bien avant le coucher du soleil, j'étais là... près du mur... Enfin, mademoiselle Antonine est revenue arroser ses fleurs... A chaque instant, croyant qu'elle m'avait déjà aperçu... je m'apprêtais à la saluer... mais je ne sais comment cela se fit, elle ne me vit pas. Pourtant, elle venait arroser tout près du mur où je me trouvais... J'avais bien envie de tousser légèrement pour lui faire remarquer ma présence... mais... je n'ai pas osé... La nuit venait, j'avais le cœur navré, Monseigneur... mademoiselle Antonine continuait de ne pas me voir; enfin, elle regagna sa maison après avoir déposé son petit arrosoir près de la fontaine; heureusement, le trouvant mal placé là sans doute, elle revint, et l'apporta sur un banc près de son

mur. Tournant alors par hasard les yeux vers moi, elle m'a enfin aperçu... Nous nous sommes salués tous les deux en même temps, Monseigneur, et elle est rentrée vite chez elle. Je cueillis alors quelques belles roses, et tâchant d'être adroit, quoique le cœur me battit fort, j'eus le bonheur de laisser tomber le bouquet juste dans l'ouverture de l'arrosoir que mademoiselle Antonine avait laissé là. De retour chez moi, je tremblai en songeant à ce que cette demoiselle penserait en trouvant ces fleurs; j'étais si inquiet que j'eus envie de redescendre, et de sauter par-dessus le petit mur pour aller retirer le bouquet... Je ne sais quoi me retint... J'espérai que mademoiselle Antonine ne se formaliserait peut-être pas. Quelle nuit je passai, Monseigneur!.. Le lendemain, je cours au mur... L'arrosoir et le bouquet étaient toujours sur le banc; mais j'attendis en vain mademoiselle Antonine : elle ne vint pas ce soir-là, ni le lendemain, soigner ses fleurs; ma tristesse et mes angoisses pendant ces trois jours et ces trois nuits, Monseigneur, je ne saurais vous les peindre, et vous auriez deviné mon chagrin, si, à cette époque, vous n'étiez parti.

— Pour le voyage de la cour à Fontainebleau, sans doute?

— Oui, Monseigneur... Mais, pardonnez-moi, j'abuse peut-être de la patience de Votre Altesse Royale?..

— Non... non... Frantz, continuez... je tiens, au contraire, à tout savoir... Continuez, je vous prie, votre récit avec la même sincérité.